

Les enfants de la liberté* de Marc Lévy: Une lecture postmémorielle*Pınar SEZGİNTÜRK¹****APA:** Sezgintürk, P. (2020). *Les enfants de la liberté* de Marc Lévy: Une lecture postmémorielle. *RumeliDE Dil ve Edebiyat Araştırmaları Dergisi*, (18), 470-479. DOI: 10.29000/rumelide.706144**Résumé**

Dans ce présent travail, nous ferons une lecture postmémorielle dans *Les enfants de la liberté* (2007) de Marc Lévy, l'auteur à succès dans le monde entier, qui fait allusion aux années noires à travers les expériences familiales en France menée par le Régime de Vichy durant la Deuxième Guerre mondiale. À partir de la postmémoire, notion utilisée pour la première fois par Marianne Hirsch pour décrire l'expérience d'artistes qui ont grandi avec des récits de survivants de la Shoah, nous analysons ce roman de Lévy, qui s'appuie sur les expériences vécues de son père et de son oncle, juifs-résistants, membres de la brigade Marcel Langer. Bien que son père ne veuille pas raconter son expérience de la survie, soit du fait d'une certaine culpabilité de cette survie soit du fait de la volonté de ne pas créer un traumatisme chez ses enfants, Lévy, l'enfant d'un résistant juif, prend la responsabilité de transmettre par interne la mémoire des résistants de la France sous occupation allemande. Au lieu d'attendre d'être déporté, des jeunes choisissent la voie de s'enrôler dans la Résistance pour leurs libertés, mais plutôt pour la liberté des autres. Ces derniers, loin de leurs parents et de leurs proches déportés, unis par le lien de la fraternité, gardent l'espoir que le printemps reviendra un jour.

Mots clés: Postmémoire, liberté, résistant, étranger, fraternité.**Bir post-bellek okuması: Marc Lévy'den Özgürlük İçin****Öz**

Dünya çapında romanları çok satanlar listesinde yer alan yazarlardan Marc Lévy tarafından kaleme alınan ve İkinci Dünya Savaşı döneminde Vichy rejimi tarafından yönetilen Fransa'nın karanlık yıllarına post-bellek aracılığıyla göndermelerin yapıldığı *Özgürlük İçin* (2007) adlı yapıt çalışmamızın konusunu oluşturmaktadır. Aralarında Lévy'in babasının ve amcasının da bulunduğu Marcel Langer Tugayına bağlı Yahudi direnişçilerin deneyimlerinin anlatıldığı bu yapıt, ilk kez Marianne Hirsch tarafından kullanılan bir kavram olan ve Yahudi soykırımından kurtulanların anlatılarıyla büyümüş sanatçıların deneyimlerini betimleyen post-bellek çerçevesinde incelenecektir. Babası ya hayatta kaldığı için bir nevi suçluluk duygusundan ya da çocuklarında travma yaratma korkusundan dolayı hayatta kalış mücadelesini oğluna anlatmak istememesine rağmen, bir Yahudi direnişçisinin oğlu olarak Lévy, işgal altındaki Fransa'da boyun eğmeyi reddetmiş direnişçilerin belleğini aktarma sorumluluğunu üstlenir. Sürgün edilmeyi beklemek yerine, çocuk denilebilecek yaşta bir grup genç kendi özgürlüklerinden daha çok başkalarının özgürlüğü için direnişe katılmayı seçer. Soykırım kurbanı olmuş ya da sürgün edilmiş ebeveynlerinden ve yakınlarından uzakta, kardeşlik bağı ile birbirlerine kenetlenerek direniş mücadelesi vermiş bu çocuklar, insanlık dışı ya da aşağılayıcı muamelelere rağmen, baharın bir gün geleceği umudunu kaybetmezler.

¹ Dr. Öğr. Üyesi, Çanakkale Onsekiz Mart Üniversitesi, Fen Edebiyat Fakültesi, Batı Dilleri ve Edebiyatları Bölümü (Çanakkale, Türkiye), psezginturk@comu.edu.tr, ORCID ID: 0000-0002-6820-7150 [Makale kayıt tarihi: 05.11.2019-kabul tarihi: 20.03.2020; DOI: 10.29000/rumelide.706144]

Anahtar kelimeler: Post-bellek, özgürlük, direnişçi, yabancı, kardeşlik.

Children of Freedom of Marc Lévy: A postmemorative reading

Abstract

We will make a postmemorative reading in *Children of Freedom* (2007) written by Marc Lévy, the best-selling author in the world, who alludes to the dark years through family experiences in France led by the Vichy Regime during the World War II. From the postmemory, a concept used for the first time by Marianne Hirsch to describe the experience of artists who grew up with stories of survivors of the Holocaust, we analyze this novel by Lévy, which is based on lived experiences his father and uncle, Jewish-resistant, members of the Marcel Langer Brigade. Although his father does not want to tell his experience of survival, either because of a certain guilt of this survival or because of the desire not to create trauma in his children, Lévy, the child of a resistant Jewish, takes the responsibility of transmitting internally the memory of the resistance of France under the occupation. Instead of waiting to be deported, young people choose the path of enlisting in the Resistance for their freedoms, but rather for the freedom of others. The children of Resistance, far from their parents and their deported relatives, united by the bond of fraternity, keep the hope that spring will come again one day.

Keywords: Postmemory, liberty, resistant, foreign, fraternity.

Introduction

L'union...voilà les jardins du Paradis.

La séparation...voilà les tourments de l'Enfer.

L'amour est éternel, l'Univers est son vêtement.

Il met à nu celui qui est vêtu, voilà la clé de l'énigme.

Djalâl ad-Dîn Rûmî (1207-1273)

La mémoire, façonnée par des expériences traumatisantes transmises par les parents ou les générations précédentes même s'ils ne l'ont pas vécue, est généralement la mémoire transmise aux générations suivantes par des générations qui ont subi un traumatisme immense tel que la Shoah. Les expériences traumatiques n'affectent pas seulement les victimes réelles touchées par les événements, mais également la génération post-traumatique avec transmission intergénérationnelle et forment leur identité. Sans ignorer que le passé mystérieux et tragique auquel ses racines sont liées, afin de sauvegarder la mémoire individuelle ou collective, Lévy décrit la lutte pour la survie et la liberté d'une poignée d'enfants des victimes exilées n'obéissant pas à être écrasés sous le poids de l'oppression et de la torture durant l'Occupation de la France.

Bien que son père, Raymond Lévy, l'un des témoins oculaires, choisisse de garder le silence sur les questions qu'il lui pose sur son expérience individuelle, l'auteur a de la chance de découvrir l'histoire de son père grâce à Claude Urman, un autre membre de la brigade. Comme le dit Marc Lévy : "Il ne s'agissait pas pour moi de faire un récit historique, et, pour raconter mon père, je devais respecter l'humilité qui l'a toujours habité. Il fallait de la délicatesse, et une certaine maîtrise" (Savigneau, 2007). L'auteur se méfie de reconstituer cette histoire, cependant il ne renonce pas à son ambition de rétablir la transmission de la mémoire familiale. À l'insu de son père, il s'attèle sérieusement à réaliser son

objectif d'écrire son roman, en enquêtant auprès des survivants et s'adressant à l'aide de sa mère qui essaie de l'encourager à livrer ses souvenirs. Bien que son père ne veuille pas raconter son expérience de la survie, soit du fait d'une certaine culpabilité de cette survie soit du fait de la volonté de ne pas créer un traumatisme chez ses enfants, Lévy, l'enfant d'un résistant juif, prend la responsabilité de transmettre par interne la mémoire des résistants de la France sous l'Occupation.

Comme Marc Lévy l'a expliqué dans une entrevue accordée récemment sur son dernier roman *Ghost in Love* (2019) au journal *Le Parisien*, "La magie de l'écriture, c'est de pouvoir à un moment coucher sur papier des émotions, des mots qu'on n'a pas pu, pas su dire à ceux qu'on aime et qui ne sont plus là" (Bajos, 2009). À travers l'écriture, on a de la chance d'exprimer nos sentiments profonds, nos émotions et sensations envers tous ceux qui ont laissé une trace ineffaçable dans notre vie, qu'ils soient vivants ou décédés.

Dès son premier roman, *Et si c'était vivre* (2000), rédigé à partir des histoires qu'il racontait toujours à son fils et publié sur l'insistance de sa famille, particulièrement sa sœur, Lorraine Lévy, Marc Lévy devient, à l'âge de trente-neuf ans, un auteur à succès qui signe des récits vendus plusieurs millions d'exemplaires et adaptés au cinéma qui ont connu un grand succès international.

Postmémorie

La mémoire est une aptitude de se souvenir de manière individuelle ou collective des expériences vécues ou des informations saisies. Selon Aristote qui déclare que "le sujet de la mémoire, c'est le passé" (Ricœur, 2012, p. 34), la mémoire est de se rappeler de ce que nous avons vécu dans le passé. Selon Bergson, le présent se compose du passé et du futur et la mémoire est l'endroit où le passé existe dans le présent. La mémoire, ne laissant pas le passé derrière, le transmet dans le présent, autrement dit, nous permet de saisir notre passé dans l'instant présent (Bergson, 2011, p. 112).

La mémoire est entre ceux qui résistent à ne pas oublier les crimes humanitaires de l'histoire et ceux qui défendent de recommencer à vivre en passant l'éponge sur le passé. Bien que certains survivants préfèrent reconstruire le passé en racontant leurs témoignages ou leurs souffrances, certains restent muets sur leurs passés du fait qu'ils pensent que observer le passé ne signifie rien pour le futur. Ceux qui s'expriment grâce aux récits de mémoire contre l'oubli réécrivent leur propre passé ou le passé du sujet raconté et de cette manière ils saisissent l'opportunité pour dévoiler des réalités mal connues.

La mémoire, pour ceux qui se sont séparés et exilés d'un monde déchiré par la guerre, est nécessairement un acte de rappel mais également de deuil marqué par la colère, la rage et le désespoir. Les enfants des survivants vivent dans un espace temporel et spatial plus éloigné du monde où leurs parents ont été décimés par des actes de génocide. Néanmoins, le pouvoir du deuil et de la mémoire, ainsi que la profondeur du précipice qui sépare la vie de leurs parents, leur transmettent quelque chose qui s'apparente à la mémoire. Hirsch définit cette mémoire secondaire ou de deuxième génération comme "postmémorie". Selon Hirsch, elle décrit "la relation de la deuxième génération avec des expériences puissantes, souvent traumatisantes, qui précèdent leur naissance, mais qui leur ont néanmoins été transmises de manière si profonde qu'elles semblent constituer leur propre mémoire" (2008, p.106-107).

Ceux qui organisent les massacres massifs peuvent affecter négativement non seulement les victimes et leurs proches, mais aussi la génération suivante qui n'est pas directement lié à l'événement traumatique

mais doit en subir les conséquences psychologiques : “Grandir avec l’héritage d’écrasantes mémoires, être dominé par des récits qui ont précédé sa propre naissance ou sa propre conscience, fait courir le risque que les histoires de sa propre vie soient elles-mêmes déplacées, voire évacuées, par nos ascendants” (Hirsch, 2014, p.205). La postmémoire, décrivant la mémoire de l’enfant qui a reconstruit le passé dans sa mémoire grâce aux souvenirs transmis par ses parents qui ont en quelque sorte subi la violence, l’oppression et le massacre contre l’humanité, comme la Shoah, est l’un des moyens les plus importants pour garder la mémoire du passé. Quand les premiers témoignages sont morts, il faut “les Sujets qui se substitueront d’une manière imaginaire et cognitive à ceux ayant réellement vécu un traumatisme” (Sarlo, 2012, p. 83), afin de ne pas oublier ces expériences traumatisantes ou de mieux comprendre le passé. Cela n’est possible que grâce aux générations suivantes sous l’influence du passé et de la mémoire.

Les enfants des survivants de la Shoah qui se sont radicalement détachés du passé, essayent de créer un pont avec le passé non seulement pour connaître et pour ressentir de grandes souffrances subies par leurs familles, mais aussi pour se rappeler, pour reconstruire, pour réincarner, pour remplacer et pour réparer (Hirsch, 1996, p.661). L’art ou l’écriture pour un auteur de deuxième et troisième génération, constitue ainsi le principal véhicule de transmission postmémorielle pour “retrouver une histoire personnelle et intime sur laquelle bâtir un présent enfin réconcilié” et pour “confirmer son lien avec une tradition culturelle humiliée et niée” (Imbroscio, 2011, p.1-10). Clara Lévy, en faisant référence aux écrivains qui traitent de leur dur destin juif, déclare qu’il existe incontestablement un lien réciproque entre écriture et identité (notamment judéité): “L’identité, par exemple avec ce qui se joue au travers du rapport au stigmaté, est donc susceptible de nourrir l’écriture. De manière symétrique, il est possible de montrer – au travers du cas de Georges Perec – que l’écriture peut également nourrir l’identité – en la revivifiant, voire en la ressuscitant” (Lévy, 2001, p. 75). La mémoire individuelle des écrivains juifs après la Shoah qui ont tiré parti de leurs expériences biographiques, comme matériau littéraire, forme l’anneau de la chaîne de la mémoire collective juive. Comme Patrick Modiano qui a reçu le prix Nobel de Littérature 2014 pour son art de la mémoire avec lequel il a évoqué les destinées humaines les plus insaisissables et dévoilé le monde de l’Occupation, les enfants des victimes de la Shoah représentent la mémoire collective de l’Occupation (voir Sezgintürk, 2019).

Comme le dit Foulek Ringelheim, “La mémoire elle-même est oublieuse; sa matière est poreuse, l’oubli y creuse des trous. A chaque transmission se produit une perte de substance. Le temps mange la mémoire” (1989, p. 5). Le siècle dernier, témoin des pires actes de barbarie commis contre l’humanité, se termine en nous laissant des empreintes enfouis dans les replis de la mémoire. Le thème de la mémoire devient de plus en plus populaire parmi des historiens, des artisans, des scénaristes, des auteurs ou des chercheurs. La volonté de se retourner vers le passé résulte de la peur ou de la menace de perte de mémoire.

Pour la liberté de tous

Les enfants de la liberté dresse un bref panorama des résistants de différentes nations à compter de l’occupation jusqu’à la libération de la France. La France dans une des périodes les plus sombres de son histoire se décrit à partir d’une vraie histoire d’une poignée de jeunes non seulement français mais aussi espagnols, italiens, polonais, hongrois, roumains, tchèques, yougoslaves, entre 15 et 20 ans, ayant au fond de leurs âmes le goût de vivre en liberté. Pour ces jeunes qui n’obéissent pas à la politique menée par le gouvernement de Vichy et qui décident de résister aux occupants nazis, “tout a commencé comme

un jeu d'enfants, un jeu d'enfants qui n'auront jamais eu le temps de devenir adultes" (Lévy, 2007, p. 24).

En utilisant une narration à la première personne, Lévy rédige la mémoire héritée de son père dans ce roman composé de trois parties successives : la participation à la Résistance qui se déroule à Toulouse, les jours de captivité et le transport par train vers les camps d'extermination. Au lieu d'attendre d'être déporté, des jeunes choisissent la voie de s'enrôler dans la Résistance pour leurs libertés, mais plutôt pour la liberté des autres. Les enfants de Résistance, loin de leurs parents et de leurs proches déportés, unis par le lien de la fraternité, gardent l'espoir que le printemps reviendra un jour. De jeunes corps souffrant de faim et de solitude la plus difficile à surmonter, continuent à agir audacieusement : "Tu vois, nous ne renoncerons pas ; même si nous crevons de faim, même si la peur hante nos nuits, même si nos copains tombent, nous continuerons de résister" (Lévy, 2007, p. 138). Les jeunes-résistants ne luttent pas seulement contre l'occupant nazi, mais aussi contre ses collaborateurs :

"Pour nous, il y avait un ennemi encore plus haïssable que les nazis. Les Allemands, nous étions en guerre contre eux, mais la Milice était la pire engeance que le fascisme et l'arrivisme peuvent produire, de la haine ambulante. Les miliciens violaient, torturaient, dérobaient les biens des gens qu'ils déportaient, monnaient leur pouvoir sur la population. Combien de femmes ont écarté leurs jambes, yeux fermés, mâchoires serrées à en crever, contre la promesse fictive que leurs enfants ne seraient pas arrêtés ? (...) Sans ces salauds, jamais les nazis n'auraient pu déporter tant de monde, pas plus d'un sur dix de ceux qui ne reviendraient pas" (Lévy, 2007, p. 141).

Ces résistants, quelques soient leurs âges, s'attachent par leurs actions à pour faire cesser des violences et des tortures qu'ont subies ces personnes, pour participer à la guerre de libération. Pour accomplir cette importante mission, ils doivent lutter non seulement contre les miliciens ou les occupants nazis, mais aussi contre la faim : "Faim et peur, un cocktail explosif au ventre! Il est terrible le petit bruit de l'œuf que l'on casse sur un comptoir, dirait un jour Prévert, libre de l'écrire; moi, prisonnier de vivre, je le savais déjà ce jour-là" (Lévy, 2007, p. 142).

Il est fait référence au poème *La grasse matinée* de Jacques Prévert, qui met l'accent sur la terrible sensation de faim à laquelle l'homme est confronté au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Alors que le poète rédige librement ce vers pour illustrer la cruauté de la faim, le narrateur le cite pour démontrer qu'il a éprouvé cette sensation affreuse. Autrement dit, les résistants ont subi tant de terribles souffrances pour que d'autres personnes vivent et expriment librement leur opinion dans un pays indépendant.

On leur enlève les droits des enfants d'être médecins, ouvriers, artisans, enseignants parce qu'ils sont juifs, en plus, la plupart des enfants sont déportés ou vivent misérablement avec la peur d'être déportés. Les enfants victimes de la guerre qui rêvent d'un monde où les hommes seront libres d'exister, sont poussés à faire sauter des locomotives, à déboulonner des rails, à détruire des pylônes, à dynamiter des grues, à saboter du matériel ennemi, le plus mauvais à prendre les armes. Jeannot dit plusieurs fois qu'ils sont obligés de prendre les armes et de tuer l'ennemi pour la vie. Il tient pourtant à souligner qu'ils ne recourent jamais aux armes contre les innocents :

"On a tué. J'ai mis des années à le dire, on n'oublie jamais le visage de quelqu'un sur qui on va tirer. Mais nous n'avons jamais abattu un innocent, pas même un imbécile. Je le sais, mes enfants le sauront aussi. C'est ça qui compte" (Lévy, 2007, p. 30).

"Nous n'avons jamais tué un innocent, pas même un imbécile" (Lévy, 2007, p.123).

"(...) mais tuer, personne n'aime ça" (Lévy, 2007, p. 155).

"Mais je te l'ai dit, nous n'avons jamais tué un innocent, pas même un imbécile" (Lévy, 2007, p. 244).

Jeannot attire l'attention sur le fait que certaines personnes restent insensibles à l'occupation nazie et ses crimes et continuent indifféremment leurs vies quotidiennes. La description de la scène où la logeuse de Jeannot voit des Feldgendarmes mettre un terme à l'opéra, reflète le point de vue d'autres personnes qui partagent la même indifférence :

“Les portes s'étaient ouvertes avec fracas et les aboiements des Feldgendarmes avaient mis un terme à l'opéra. Et l'opéra, justement, c'était pour la mère Dublanc quelque chose de sacré. Trois ans de brimades, de privations de liberté, d'assassinats sommaires, toute la cruauté et la violence de l'Occupation nazie n'avaient pas réussi à provoquer l'indignation de ma logeuse. Mais interrompre

la première de Pelléas et Mélisande, c'en était trop ! Alors, la mère Dublanc avait murmuré “Quels sauvages”” (Lévy, 2007, p. 192).

Il s'agit d'une part des voisins qui dénoncent les juifs à la police ou à la Gestapo, d'autre part des voisins qui osent les cacher dans leurs maisons en risquant le tout pour le tout. Dans la dix-septième partie du roman, Mme Lormond et M. Lormond, un couple juif, sont emmenés par la Gestapo vers la mort à cause de la dénonciation de leur voisin, alors qu'une autre voisine, au péril de sa vie, cache la fille de ce couple chez elle :

“Les hommes de la Milice la poussent vers la voiture. Soudain, dans son dos, elle devine la présence de son enfant. La petite Gisèle est là-haut, le visage collé à la fenêtre du cinquième étage ; Mme Lormond le sent, elle sait. Elle voudrait se retourner, pour offrir à sa fille un dernier sourire, un geste de tendresse qui lui dirait combien elle l'aime ; un regard, le temps d'une fraction de seconde, mais assez pour qu'elle sache que ni la folie des hommes ne la déposséderont de l'amour de sa mère. Mais voilà, en se retournant elle attirerait l'attention sur son enfant. Une main amie a sauvé sa petite fille, elle ne peut pas prendre le risque de la mettre en danger. Le cœur en étau, elle ferme les yeux et avance vers la voiture, sans se retourner” (Lévy, 2007, p. 198).

En fait, le narrateur résume le tout en dessinant un tableau noir dans lequel une fillette de dix ans regarde en cachette par la fenêtre sa mère envoyée à la mort, une mère arrêtée par la Gestapo est obligée de dire adieu à sa fille du fond du cœur sans regarder en arrière, la foule reste indifférente au sort de la victime juive. Il est sans doute que cette situation traumatisante laissera des traces indélébiles dans la mémoire individuelle de l'enfant: “Elle veut juste regarder jusqu'au bout, et elle se jure de ne jamais oublier ce matin de décembre 1943, le matin où sa maman est partie pour toujours” (Lévy, 2007, p. 199).

Dans le roman, on remarque que le narrateur s'adresse plusieurs fois à la prolepse, définie par Gérard Genette comme étant une figure de style “toute manœuvre narrative consistant à raconter ou évoquer d'avance un événement ultérieur” (1972, p. 95). Le narrateur qui veut combler une future ellipse ou donner de l'importance à un événement ultérieur ne suit pas l'ordre chronologique du récit. L'écriture mémorielle du narrateur commence par une prolepse générale qui annonce le point de départ et d'arrivée de la vraie histoire :

“Il y a dix minutes je m'appelais encore Raymond, depuis que je suis descendu au terminus de la ligne 12, je m'appelle Jeannot. Jeannot sans nom. À ce moment encore doux de la journée, des tas de gens dans mon monde ne savent pas ce qui va leur arriver. Papa et maman ignorent que bientôt on va leur tatouer un numéro sur le bras, maman ne sait pas que sur un quai de gare, on va la séparer de cet homme qu'elle aime presque plus que nous.

Moi je ne sais pas non plus que dans dix ans, je reconnaitrai, dans un tas de paires de lunettes de près de cinq mètre de haut, au Mémorial d'Auschwitz, la monture que mon père avait rangée dans la poche haute de sa veste, la dernière fois que je l'ai vu au café des Tourneurs. Mon petit frère Claude ne sait pas que bientôt je passerai le chercher, et que s'il n'avait pas dit oui, si nous n'avions pas été deux à traverser ces années-là, aucun de nous n'aurait survécu. Mes sept camarades, Jacques, Boris, Rosine, Ernest, François, Marius, Enzo, ne savent pas qu'ils vont mourir en criant “Vive la France”, et presque tous avec un accent étranger” (Lévy, 2007, p. 13-14).

Cette sorte de sommaire anticipé résulte de la pensée confuse et des mots entassés dans la tête du narrateur sous l'effet de la densité des souvenirs puissants. Tout au long du roman, on distingue le plus souvent deux types de prolepses : les prolepses complétives qui comblent par avance une lacune ultérieure et les prolepses répétitives qui doublent un segment narratif à venir (Genette, 1972, p. 124-125). Le narrateur fait de rapides évocations afin de ne pas omettre des informations importantes ou afin de compenser de futures ellipses sur la lutte honorable des résistants comme dans les exemples ci-dessous :

“Le printemps reviendra, dirait un jour Jacques” (Lévy, 2007, p. 35).

“Boris ignore que le premier jour du printemps 1945, il mourra à Gusen, dans un camp de concentration” (Lévy, 2007, p. 241).

“Si, en montant dans ces wagons, nous avons su que dans huit jours à peine, Sorgues serait libérée par les armées américains”(Lévy, 2007, p. 406).

Le narrateur fait usage des prolepses répétitives pour annoncer à l'avance les futurs événements d'importance au cours du roman :

“Jeannot, brigade Marcel Langer; pendant les mois à venir, j'allais faire sauter des trains, des pylônes électriques, saboter des moteurs et des ailes d'avions” (Lévy, 2007, p. 59).

“Dors, mon petit frère, Jacques est rentré du boulot. Et ni toi ni moi ne savons qu'un soir d'août 1944, dans un train qui nous déportera vers l'Allemagne, nous le verrons, allongé, le dos troué d'une balle” (Lévy, 2007, p. 191).

On est tous l'étranger de quelqu'un

L'auteur attire l'attention sur les puissants liens de fraternité et de solidarité existant entre des résistants détenus de religions et de nations différentes dans des conditions extrêmement dures dans la prison Saint-Michel et dans le train de déportation. Les jeunes qui se purifient de tous leurs désirs puérils et égoïstes, nous enseignent les valeurs essentielles comme la tolérance et le respect envers autrui. Malgré toutes leurs misères lamentables, ils font preuve d'une réelle maturité politique et morale pour la liberté de tous. Sans tourner le dos au monde envahi par l'hostilité, la discrimination et l'intolérance, ils consacrent leurs efforts à une seule chose: la paix. Bien qu'ils souffrent de la faim, de la soif et des maladies à cause de la malnutrition et du manque d'hygiène et qu'ils subissent tous les mauvais traitements physiques et psychologiques, ce qui leur donne force de résistance, c'est l'espoir de vivre librement dans un avenir sans violence ni humiliation.

Dans son entretien avec Alain Nicolas, l'auteur déclare que l'une des raisons, au-delà des raisons personnelles, qui le pousse à rédiger ce roman, c'est de montrer le rôle prépondérant des étrangers dans les débuts de la Résistance :

“Ils ne sont pas des super-héros, mais comme dit l'un d'eux, « On sait ce qu'on sait. » Les Italiens savent ce qu'est le fascisme, les Espagnols le franquisme, les Allemands le nazisme, contrairement à beaucoup de Français. D'ailleurs, à partir d'un moment, ça pose un problème aux mouvements gaullistes, tous ces étrangers dans la Résistance. C'était, et c'est toujours, une gifle pour ceux qui ont dépassé leur identité nationale pour ce qui représente le gardien de toutes les identités de monde, le pays des droits de l'homme” (Nicolas, 2007).

Ce roman nous montre avant tout l'unité des étrangers l'un pour l'autre fondée sur les valeurs de tolérance, de solidarité et de fraternité quelle que soient leurs origines, quelle que soient leurs religions. Sans distinction de sexe, de race, de religion, de langue et de nationalité, la Brigade Marcel Langer réunit tout le monde ayant le même objectif de combattre pour la liberté de la France. Cette unité ne subit

aucun dommage même dans des conditions extrêmement dures, voire celles-ci renforcent leurs liens de fraternité :

“Tu vois, c’est l’histoire d’un curé qui se prive de manger pour sauver un Arabe, d’un Arabe qui sauve un Juif en lui donnant encore raison de croire, d’un Juif qui tient l’Arabe au creux de ses bras, tandis qu’il va mourir, en attendant son tour ; tu vois, c’est l’histoire du monde des hommes avec ses moments de merveilles insoupçonnées” (Lévy, 2007, p. 221).

Cette manifestation de solidarité entre les résistants détenus démontre une fois que l’on doit savoir aimer et respecter l’autre pour la paix universelle, comme le dit Yunus Emre (1238-1320), l’un des plus importants représentants turcs de Soufisme, un homme de cœur, de tolérance et d’amour universel, “Prenons une voie plus simple, venez échanger des idées. Le monde n’est fidèle à personne ; aimons donc, soyons aimés” (Emre, 1973, p.93).

Les jeunes de nationalités et de religions différentes qui s’unissent dans l’amour de liberté et qui survivent côte à côté, atteignent la maturité humaine. Un bon exemple est la profonde amitié de Raymond avec son ami Arabe agonisant dans la cellule. Raymond aide avec patience Chahine à se nourrir pendant des heures et à le débarrasser de ses puces pendant des nuits :

“La nuit du 20 janvier était glaciale, le froid venait jusqu’à nos os. Chahine grelottait, je le serrais contre moi, les tremblements l’épuisaient. Cette nuit-là, il a refusé la nourriture que je portais à ses lèvres.

- Aide-moi, je veux juste retrouver ma liberté, m’a-t-il dit soudain.

Je lui ai demandé comment donner ce qu’on n’a pas. Chahine a souri et répondu :

- En l’imaginant.

Ce furent ses derniers mots. J’ai tenu ma promesse et lavé son corps jusqu’à l’aube ; puis je l’ai enveloppé dans ses vêtements, juste avant le lever du jour. Ceux qui parmi nous avaient la foi ont prié pour lui ; et qu’importaient les mots de leurs prières puisqu’elles venaient du cœur. Moi qui n’avais jamais cru en Dieu, l’espace d’un instant j’ai aussi prié, pour que le vœu de Chahine soit exaucé, pour qu’il soit libre ailleurs ” (Lévy, 2007, p. 221-222).

On peut donc en déduire que malgré des différences ethniques et religieuses, ceux qui épousent de grandes valeurs comme la paix, la liberté, l’égalité, la solidarité, la tolérance et le respect, jouent sans aucun doute un rôle important dans la réalisation de la paix mondiale. Dans le combat pour la liberté de France, ce qui distingue ces étrangers des français, c’est seulement leur accent étranger.

“Sous cette terre de France, reposent ses copains. Chaque fois qu’ici ou là j’entends quelqu’un exprimer ses idées au milieu d’un monde libre, je pense à eux. Alors je me souviens que le mot “Étranger” est une des plus belles promesses du monde, une promesse en couleurs, belle comme la Liberté” (Lévy, 2007, p. 435).

Raconter, autrement dit se rappeler et revivre, est de résister à l’oubli et à l’anéantissement. Le narrateur qui pense toujours aux moments de mort des résistants “pour que jamais ne s’effacent leurs visages, pour ne jamais non plus oublier leur courage” (Lévy, 2007, p. 247), ne veut pas que leur histoire disparaisse sans laisser de trace dans la victoire de la France : “J’ai envie de leur dire que l’on est seul le gardien de sa propre étincelle d’humanité. C’est ce à quoi l’engagement de mon père et des résistants de la 35e brigade m’a amené à réfléchir” (Lagarigue, 2001).

La peur d’être oublié est très fréquente chez les résistants toujours sous le danger. Charles confie à Marc une enveloppe contenant des notes relatives aux faits d’armes de leur groupe, en disant que : “Si, mais

si nous mourons tous, il faudra que quelqu'un sache un jour ce que nous avons fait. J'accepte qu'on me tue, mais pas qu'on me fasse disparaître" (Lévy, 2007, p. 267).

Conclusion

Le concept de postmémoire fait référence à la relation entre le traumatisme culturel et personnel et / ou collectif vécu par les prédécesseurs de la prochaine génération. À cet égard, ce que ce concept exprime ne concerne que les expériences que la nouvelle génération rappelle avec des histoires, des images et des comportements. Cependant, ces expériences sont transmises aussi profondément et émotionnellement qu'elles créent leur propre mémoire. Il est clair que la relation entre la post-mémoire et le passé ne vient pas des souvenirs, mais des projections, des créations et des investissements créatifs. Sans tourner le dos au passé traumatique auquel ses origines sont liées, Lévy qui ranime les souvenirs du sombre passé et qui établit des liens entre le passé et le présent au moyen de postmémoire, essaie de s'appropriier au passé de son père (et ses camarades) et de le transmettre de génération en génération.

En faisant revivre le passé par le biais d'histoires vécues concernant de vraies personnes méconnues ou oubliées avec le temps, et en reconstituant des souvenirs et des expériences mémorables dans le but de les rendre inoubliables, Lévy illustre un aspect moins connu l'histoire de la France sous occupation allemande. *Les enfants de la liberté*, le roman sur des histoires n'ayant pas été racontées, sur des expériences réellement vécues n'ayant pas été partagées, nous présente la mémoire du passé oublié ou désappris. Il commémore et honore la mémoire des résistants dont la plupart, à peine 20 ans, ont vécu des expériences extrêmement traumatisantes soit dans la prison soit dans le train de déportation, mais n'ont jamais perdu leurs espoirs dans la lutte pour la liberté. En faisant pressentir des espoirs, des souffrances et des peines de mort de ceux prêts à se sacrifier pour que les autres puissent vivre librement et dans la dignité, Lévy essaie de ne pas permettre leur effacement dans la mémoire collective.

Fondé sur la transmission de la postmémoire qui éclaire les courtes vies de jeunes résistants connaissant le mépris des blessures, les tortures, la déportation et la mort, le roman esquisse les jeunes âmes porteuses de valeur essentielles. Pour qu'ils ne soient pas oubliés, pour qu'ils puissent prendre la place méritée dans la mémoire de la République française, Lévy fait ressusciter les souvenirs et les immortalise dans le monde libre avec un style qui lui est propre. Ce roman nous montre que la postmémoire contribue sans aucun doute à lutter contre l'oubli et l'effacement des traces.

Références

- Bajos, S. (2009). Marc Lévy: 'Mon père, ce fantôme. *Le Parisien*. <leparisien.fr/culture-loisirs/livres/marc-levy-mon-pere-ce-fantome-15-05-2019-8072220.php>.
- Bergson, H. (2011). *Matière et Mémoire*. Edition numérique : Pierre Hidalgo.
- Connerton, P. (1999). *Toplumlar nasıl anımsar?*. İstanbul: Ayrıntı Yayınları.
- Emre, Y. (1973). *Poèmes*. Ankara: Kültür Yayınları
- Genette, G. (1972). *Figures III*. Paris: Seuil.
- Halbwachs, M. (2016). *Hafızanın Toplumsal Çerçevesi* (Türkçe Söyleyen : Büşra Uçar). Ankara: Heretik Yayınları.
- Hirsch, M. (1996). Past Lives: Postmemories in Exile. *Poetics Today*, 17(4), 659-686. doi:10.2307/1773218.
- Hirsch, M. (2014). Postmémoire. (Philippe Mesnard, Trad.). *Témoigner: entre histoire et mémoire*, p. 205–206.

- Hirsch, M. (2008). The generation of postmemory. *Poetics Today*, 29 (1): 103–128. Doi: <https://doi.org/10.1215/03335372-2007-019>.
- Imbroscio, C. (2011). Post-mémoire et identité. Les représentations du traumatisme par la “mise en scène” des objets. *Revue italienne d'études françaises*, 1 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 20 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rief/968> ; DOI : 10.4000/rief.968.
- Lagarrigue , M. (2001) L'écrivain Marc Lévy, incognito au collège de Moissac. *Ladepeche.fr*. <<https://www.ladepeche.fr/article/2008/06/01/457242-l-ecrivain-marc-levy-incognito-au-college-de-moissac.html>>.
- Lévy, C. (2001). Le double lien entre écriture et identité : le cas des écrivains juifs contemporains de langue française. *Sociétés contemporaines*, no 44(4), 75-90. Doi:10.3917/soco.044.0075.
- Lévy, M. (2007). *Les enfants de la liberté*. Paris : Éditions Robert Laffont.
- Nicolas, A. (2007). On est tous l'étranger de quelqu'un. *l'Humanité*. <<https://www.humanite.fr/node/371689>>.
- Ricoeur, P. (2012). *Hafıza, Tarih, Unutuş*. (Çev. M. Emin Özcan). İstanbul: Metis Yayınları.
- Ringelheim, F. (1989). *Les Juifs entre la mémoire et l'oubli*. Revue de l'Université de Bruxelles, 1987/1-2, Bruxelles : Université Libre de Bruxelles.
- Sarlo, B. (2012). *Geçmiş Zaman Bellek Kültürü ve Özneye Dönüş Üzerine Bir Tartışma*, İstanbul: Metis Yayınları.
- Savigneau, J. (2007). Marc Lévy, à l'ombre du père. *Le Monde*. <lemonde.fr/livres/article/2007/05/03/marc-levy-a-l-ombre-du-pere_905064_3260.html>.
- Sezgintürk, P. (2019). Travmanın Nesiller Arası Aktarımı: Patrick Modiano ve Post-Bellek. *Turkish Studies Language and Literature*, 14 (3): 1547-1559. Doi: 10.29228/TurkishStudies.29334